les Inrockuptibles
n°393, 11 - 17 juin 2003



Piero Golia lors de la Foire de Turin en 2000 : il reste accroché huit heures au palmier, jusqu'à ce qu'il le vende.

un homme, un vrai

En deux expos parisiennes, l'Italien Piero Golia, petit gladiateur du monde de l'art, fait parler sa folie des grandeurs et rivalise avec la mort.

PIERO GOLIA
A Paris

Le jour où, écoutant sa mère, il a renoncé à se tatouer le visage de Maradona sur la jambe, le jour où il s'est résolu à sublimer sa vénération napolitaine pour "El Pibe de Oro" en se mettant en tête de tatouer son propre visage sur le dos d'une jeune femme et d'ajouter en dessous "*Piero My Idol*", ce jour-là, *ecce homo* : Piero Golia est devenu artiste. Pas une star, parce qu'il lui a quand même fallu six mois pour convaincre la belle qui, aux dernières nouvelles, tient à garder l'anonymat et file le parfait amour avec un millionnaire du côté de Java. Ce tatouage, c'était pas son idée à elle, mais à lui, Piero Golia, maître *wannabe*, éternel candidat à la célébrité, vrai faux arriviste de première qui s'est fait un métier de revêtir des habits de lumière a priori trop larges pour lui.

Warhol avait montré le chemin, la télé et le quart d'heure de gloire dont chacun héritera, mais les canaux sont déjà trop encombrés de lofteurs, de *survivors*, de Jipé et de Jenifer : à 29 ans, Piero Golia n'en est toujours pas là. Le passage en prime-time, c'est seulement sa bouée de secours, parce qu'il ne croit guère à une gloire éphémère ou à une célébrité sans mérite. C'est donc qu'il vise la renommée, la seule, la grande, celle qui dure, surtout après la mort. La postérité est la clé du travail de Piero Golia et, avec elle, l'aura, la magie, le rayonnement des spectres illustres qui descendent de leur piédestal pour hanter les vivants.

Un squelette veille d'ailleurs à l'entrée de la Cosmic Galerie où le jeune artiste a sa première expo parisienne. Ce squelette, comme le prouve sa fausse dent en diamant, c'est son portrait posthume tout craché. Dérisoirement, l'artiste en est encore à accueillir les spectateurs. Mille ans après sa mort, il bosse encore, les dents bien acérées et une ambition à rayer le parquet. D'où le titre, en forme de variation libre sur celui de ces revanchards furieux de Public Enemy : *Maybe Not Even a Nation of Millions Is Enough to Hold Us Back*. Rien ne le retient, surtout pas les montagnes à déplacer pour y arriver.

En attendant de revenir d'entre les morts, Piero Golia vire déjà mégalo : dans la plus grande des salles de la galerie, il a plaqué sur toute la largeur d'un mur l'authentique façade d'un immeuble. Rapatrié d'Amsterdam après rachat, démolition et reconstitution à

Turin avec l'aide d'ouvriers roumains, le bâtiment, qui pèse deux tonnes, a l'air presque trop léger ici. Piero Golia s'en inquiétait en tout cas en finissant le montage, parce qu'au prix que coûte l'opération il ne faudrait pas confondre, ce n'est pas du toc. En somme, là où d'autres auraient déployé mille astuces rhétoriques et tablé sur une dichotomie intérieur-extérieur ou développé, face à ce vestige architectural, une tirade sur le devoir de mémoire, l'artiste se contente de l'ampleur du projet et met d'abord à nu une logique du système : les moyens justifient les fins, rengaine secrète si courante dans l'art et si peu avouable. Après seulement, Piero Golia reconnaît voir dans cette façade horizontale et ses lignes tourneboulées sa *"première pièce formaliste en noir et blanc"*. Un bas-relief plus vrai que nature en somme.

Parce qu'avant cette grande première Piero Golia avait surtout donné dans la mise en abyme de lui-même, en artiste de génie seul face au monde, petit Jedi face à l'incompréhension du monde. Il joue ainsi avec un parfait humour de cette posture éculée qui lui va comme un gant au moment de partir à l'armée. Car, à ce moment-là, il invite tous les VIP du monde de l'art italien à témoigner par lettre de sa trop grande importance pour la nation, afin que lui soit épargné le service militaire. Et, à la Foire de Turin, il y a trois ans, il n'en démord pas : puisqu'il est condamné à décrocher le cocotier, le jeune artiste pauvre reste accroché à un palmier en promettant de n'en descendre que lorsqu'un collectionneur lui aura acheté cette pièce : le palmier en question. A la merci, corps et âme, du marché, Piero Golia descendit de son perchoir au bout de huit heures et le palmier est, depuis, planté dans le jardin toscan d'un riche amateur d'art.

A la fois par dérision et par pur souci d'efficacité, Piero Golia abat les cartes de l'artiste d'aujourd'hui et en décline toutes les facettes. Sans maniérisme toutefois, car il y met trop d'ardeur. Pathétique et tout mignon en certaines occasions, il change de peau quand il le faut pour devenir le chieur de service qui fait perdre son temps à des milliers de gens avec des projets à contre-courant. Ainsi, en 2001, invité à la Biennale de Ljubljana, il y va en canoë, histoire de prendre des voies aussi précaires que celles des immigrés albanais qui affluaient alors sur les côtes italiennes sans être les bienvenus. Et Piero Golia non plus de son côté n'était pas le bienvenu, parce que les autorités italiennes censées prendre soin de lui ont longtemps traîné les pieds avant de lui filer une embarcation et de lui garantir assistance. De guerre lasse, face à cette teigne qui les appelait et leur envoyait des fax tous les jours, l'administration a cédé. Piero Golia a pu s'enorgueillir d'être le premier immigré clandestin italien en Albanie, et non pas, comme d'Aboville, d'être un rameur solitaire et endurant, qui donne rendez-vous à toutes les télés à 20 heures pile.

C'est tout l'inverse même : Piero Golia, s'il paie de sa personne, se paie aussi pas mal la tête des spectateurs. Car il n'est pas dit qu'il serait le seul à se frotter au prestige historique de l'art ou à son aura extraordinaire. Il faut bien aussi qu'il intimide et que ses pièces, quelque part, soient aussi sacrées que les vestiges des temps passés. Du coup le lion en or qu'il a sculpté est littéralement puissant. Il a en lui un gros aimant qui fout en l'air n'importe quelle carte de crédit dans un rayon suffisant pour que vous vous teniez à distance respectable.

Bourré au magnétisme, drôle et intrigant comme les manœuvres d'un courtisan, l'art de Piero Golia s'élève ainsi sur les colonnes monumentales de l'ambition contemporaine. D'ailleurs, à l'Espace Paul-Ricard, dans une expo de jeunes artistes italiens "curatée" par Charlotte Laubard, au milieu d'un panel de vidéos tour à tour gore, doucereuses, kitsch ou rock de ses congénères, le Napolitain domine quand même la situation : il a fichu là une petite girafe gonflable et lui a taillé, à elle aussi, un costard trop grand pour elle : plantée sur un trop haut socle, sa tête bute et plie contre le plafond, ivre de trop d'honneurs.

Judicaël Lavrador

Maybe Not Even a Nation of Millions Is Enough to Hold Us Back, ***jusqu'au 19 juillet (avec Marco Boggio Sella et Marcello Simeone) à la Cosmic Galerie, 76, rue de Turenne, Paris IIIe, tél. 01.42.71.72.73.***
Cosi va il mondo ***jusqu'au 27 juin, à l'Espace Paul-Ricard, 9, rue Royale, Paris VIIIe, tél. 01. 53.30.88.00, www.espacepaulricard.com***